

jours : c'est à peine si elle l'attend ; quand il viendra elle sera joyeuse, voilà tout. Parfois un frère et sa sœur s'ennuient quand ils sont ensemble, ils ne causent que des lèbres, leur pensée est ailleurs ! Un frère a-t-il besoin de la fortune de sa sœur, une sœur du bras et du courage de son frère, la première donne son or et le second son sang, parce que c'est leur devoir d'agir ainsi. Ni l'un ni l'autre n'apportent, la plupart du temps, aucun enthousiasme dans le sacrifice.

—Assez, assez ! tais-toi, Laurent, tu me fais mal ! s'écria Jeanne en interrompant vivement le flibustier. Quoi ! c'est cette affection pour ainsi dire ennuyée, froide et forcée que mon chevalier Louis éprouve ! Est-il possible que quand il est auprès de moi sa pensée se porte ailleurs ! qu'il s'ennuie à mes côtés, qu'il me réponde, non pas avec son cœur, mais avec ses lèvres ! Oh ! non, Laurent, je ne te crois pas ! Tu veux t'amuser de ma crédulité !

—Fleur-des-Bois, je te jure que j'ai dit la vérité telle que me l'a apprise l'expérience !

—Et l'amour d'un amant pour sa maîtresse, dit Jeanne en interrompant de nouveau Laurent, le connais-tu ? sais-tu ce que c'est ?

—Oui, Jeanne, car cet amour je le ressens pour toi.

—Tu m'aimes comme un amant, toi ? Eh bien ! rajoute Jeanne après avoir hésité, parle, je t'écoute !

Le flibustier se rapprocha de Jeanne, s'assit dans une chaise basse placée auprès du hamac, puis prenant une des mains de la jeune fille dans les siennes :

Ma délicieuse Jeanne, lui dit-il, l'amour est un sentiment qui ne ressemble à aucun autre ! Dès qu'il s'empare de vous, la nature cesse d'exister à vos yeux : dans l'univers entier, vous ne voyez plus qu'un objet, l'objet aimé ! Un sourire de la maîtresse de votre cœur vous transporte d'une telle joie, vous donne un tel orgueil, que vous mettez en doute l'existence du malheur sur la terre... Vous vous apitoyez sur le sort des autres hommes en songeant qu'ils ne connaissent pas votre amante. De même que ce sourire vous a ravi, de même aussi une parole insignifiante, un mot que vous avez mal compris, un regard qui vous a paru distrait, ennuyé, indifférent, suffisent pour vous plonger dans un désespoir profond ! Alors, vous ne croyez plus au bonheur, l'existence vous apparaît triste, désolée comme une halte que Dieu impose à la créature entre le néant et la mort, ce commencement d'une nouvelle existence. Vous pleurez, vous gémissiez, vous rêvez le suicide.

—C'est vrai, dit Jeanne pensive, continue.

Ainsi qu'un rayon de soleil, reprit le flibustier fait oublier l'orage, de même la faveur la plus légère de votre maîtresse suffit pour vous tirer de ce découragement qui vous paraissait sans bornes, inguérissable. Alors, maudissant votre injustice, vous ne trouvez pas d'expiation assez grande pour réparer votre faute.

—C'est vrai que souvent on se laisse emporter bien à tort

—Enfin, l'amour diffère surtout en ceci de l'amitié, que se dévouer pour sa maîtresse vous cause une volupté sans égal ! On s'attache à elle de toute la grandeur du sacrifice accompli !

Laurent s'était animé : ce que sa parole, contenue par le respect que lui inspirait involontairement l'innocence de Jeanne, n'osait exprimer, son regard le disait.

Peu à peu il s'était rapproché de la jeune fille : lorsque sa bouche resta muette, son bras entourait la taille de Jeanne.

—Laisse-moi, Laurent ! s'écria Fleur-des-Bois en s'élançant hors de son hamac. Pour-

quoi me fixer ainsi d'un air furieux ? Quel mal t'ai-je fait ? tu m'effraies ! Va-t'en !

—Fleur-des-Bois, dit le flibustier d'une voix sourde et en attirant, par un geste d'une force irrésistible, la pauvre enfant contre son cœur, Fleur-des-Bois, j'éprouve pour toi la passion que je viens de te décrire. Si tu veux m'aimer, je deviendrai, moi, Laurent, ton esclave. Je plierai mon orgueil à tes volontés, je passerai ma vie à tes genoux, à épier tes moindres caprices ; j'emploierai mon courage à satisfaire tes désirs, quelque insensés qu'ils pussent être ! Tu disposeras de moi comme tu l'attendras. Je serai ton bien, ta propriété, je te le répète, ton esclave.

Laurent regarda avec égarement Jeanne, qui se débattait en vain sous sa puissante étreinte.

—Mon Dieu, que je t'aime ! dit-il, et il déposa un long baiser sur le front de Jeanne.

Au contact des lèvres du flibustier, Fleur-des-Bois poussa un cri déchirant ; puis, au même instant, trouvant dans son désespoir une de ces énergies mystérieuses et inexplicables que la nature accorde, à certaines circonstances solennelles, et, aux natures d'élite, elle s'arracha des bras de Laurent, et, folle de terreur, elle se mit à crier :

—A moi ! mon chevalier Louis : viens à mon secours !

L'action de la jeune fille produisit un effet extraordinaire sur Laurent : le feu de son regard s'éteignit ; son visage enflammé se couvrit d'une mate pâleur ; un triste et douloureux sourire passa sur ses lèvres.

Il s'éloigna de la cabine, d'un pas ferme et assuré.

—Ce que je veux doit tôt ou tard s'accomplir, murmura-t-il en se dirigeant vers le pont.

Quand à la pauvre Fleur-des-Bois, à peine Laurent eut-il refermé la porte derrière lui, qu'elle tourna la clef dans la serrure et se jeta tout en pleurs dans son hamac.

—Oh ! mon Dieu, qu'ai-je appris ! disait-elle en essayant de comprimer les sanglots qui soulevaient sa poitrine. Je devine à présent l'amour ! Non, non, jamais je ne parviendrai à supporter la pensée que mon chevalier Louis ne voit en moi qu'une sœur !

Après avoir longtemps pleuré, Jeanne se leva, se revêtit de son costume de boucanière, et examinant sa carabine :

—Ma bonne sainte Anne d'Aray, dit-elle avec ferveur, faites qu'une balle vienne me frapper cette nuit !... Que je désire donc mourir !... Oui, mais non pas sans avoir vu auparavant cette belle espagnole qui a captivé le cœur de mon chevalier Louis.

Jeanne essuya ses larmes et monta sur le pont.

Au moment où elle arriva, on mettait les canots à la mer : de Morvan s'embarquait, Jeanne le suivit.

L'expédition des flibustiers, abritée par l'ombre des grands arbres qui bordaient les rives du Lagon, atteignit, sans être signalée, la ville de Grenade.

Les aventuriers, armés chacun d'un de ces redoutables fusils de boucaniers si terribles entre des mains exercées, de deux paires de pistolets, et d'un large et épais coutelas, se divisèrent en trois groupes, ainsi que cela était convenu : les embarcations furent conduites au faubourg de Santa-Engracia, désigné comme point de ralliement en cas d'une défaite.

—Amis, dit Laurent, dans deux heures d'ici vous remporterez, remplis d'or, les vastes sacs vides dont vous vous êtes munis ! L'essentiel maintenant c'est que vous ne laissiez aucun ennemi donner l'alarme. Bâillonnez et attachez les prisonniers obéissants, massacrez impitoyablement ceux qui tenteraient de ré-

sister. Surtout ne vous servez de vos armes à feu qu'à la dernière extrémité. Vos coutelas suffiront pour le moment. Je vais aller vous faciliter l'entrée de la ville : restez en attendant cachés dans ces bosquets. Avant un quart d'heure, je serai de retour. Si, par un hasard tout à fait improbable, il m'arrivait malheur, mon matelot, le chevalier Louis, me remplacerait. Il a reçu mes instructions, il vous conduira à la victoire.

IV

Laurent, accompagné d'un ancien boucanier, l'un des meilleurs matelots de la frégate, se dirigea vers la porte de la ville.

Les deux aventuriers n'avaient point fait cent pas, qu'un "qui vive" retentit, poussé par une sentinelle.

—Ami ! répondit Laurent, avec un accent castillan d'une irréprochable pureté.

—Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? reprit le soldat.

—Nous sommes des pêcheurs, et nous revenons de notre ouvrage.

—Passez, dit l'Espagnol sans défiance.

Laurent et son compagnon continuèrent à avancer d'un pas lent et égal ; mais à peine furent-ils à portée de la sentinelle que Laurent s'élança sur elle d'un bond de tigre : une lueur rapide et fugitive comme un éclair brilla dans les ténèbres : l'infortuné soldat frappé d'un coup de poignard au cœur, tomba raide mort, sans pousser un cri.

La chute de son corps, amortie par le sable, ne produisit aucun bruit.

Laurent poursuivit son chemin.

Les Espagnols sont plutôt d'héroïques combattants que de bons soldats : l'amour de la paresse, et par contre-coup, l'horreur de la discipline et du service militaire les empêcheront toujours d'atteindre à cette régularité, méticuleuse sans laquelle les succès durables ne sont pas possibles.

Laurent, qui dans sa jeunesse avait servi sous les drapeaux espagnols, connaissait parfaitement le caractère et les habitudes de ceux qu'il venait attaquer.

Il ne fut donc nullement surpris de trouver plongé, dans un profond sommeil, le poste des dix hommes chargés de garder la porte de Grenade, car ce poste se reposait du soin de sa sûreté sur la sentinelle, qui n'était plus alors qu'un cadavre.

Laurent retourna aussitôt auprès de ses flibustiers : en deux mots il les mit au courant de la position des choses, c'est-à-dire de la facilité qu'il y avait pour eux à pénétrer dans Grenade.

Les trois colonnes expéditionnaires s'avancèrent rapidement et en silence.

Les soldats endormis furent saisis et bâillonnés avant qu'ils eussent eu le temps de pousser un cri : les flibustiers entrèrent dans la ville.

Arrivés à la place de l'église, les trois troupes se séparèrent pour opérer chacune sur un point différent : l'espion Pied-Léger leur avait indiqué à l'avance les églises les plus riches et les maisons des principaux négociants de Grenade.

De Morvan était dans une perplexité extrême. Si, d'un côté, il éprouvait une joie folle en songeant qu'il allait revoir Nativá, de l'autre, il frémissait à la pensée que peut-être bien la fille du comte de Monterey le traiterait comme un bandit et l'accablerait de son mépris.

(A suivre)